

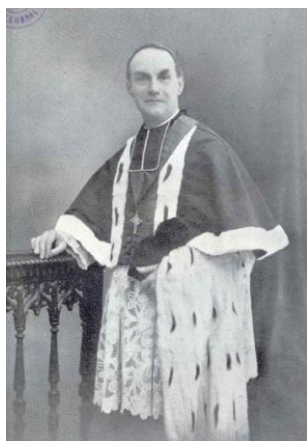


Cercle d'Histoire locale

« Les Cambrésiens durant la Première Guerre »

Annie Lefebvre

D'après le journal du Chanoine Delval : « Sous leurs griffes » publié par Oscar Masson



Depuis le 1^{er} août, mobilisation générale. Des affiches blanches surmontées de deux petits drapeaux tricolores annoncent cette mobilisation. Les soldats arrivent en foule : 201^e d'infanterie et 3^e territorial, ils partiront quelques jours plus tard. On voit partout des hommes portant des valises ou des baluchons. Les écoles et les usines servent à les loger.

Les cambrésiens assistent à ce défilé, au va et vient des voitures amenant effet militaires, vivres et armements, personne ne travaille.

Le lundi 2 au soir, messe solennelle à la cathédrale officiée par Monseigneur Chollet. L'église est archicomble.

Le 4 août, des centaines de chevaux réquisitionnés sont parqués sur la place de la Tour d'Abancourt.

Le 5 août, les soldats du 1^{er} de ligne quittent Cambrai. La foule les accompagne jusqu'à la gare. Ils défilent au son « du chant du départ » et « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Les soldats ne sont pas tristes, ils décochent les wagons de feuilles et de fleurs et inscrivent à la craie « Train de plaisir pour Berlin ».

Préparatifs dans la ville :

Hôpitaux : On aménage l'aile de la rue Bertrand Milcent du collège Notre Dame en hôpital n°8, les docteurs Coulon, Daillez et Bruyelle en assureront les soins. C'est une annexe de l'hôpital militaire. On entoure le clocheton du collège d'un drap portant la croix rouge, on peint une grande croix rouge sur le toit de l'hôpital militaire. Les salles des malades sont prêtes : draps propres, fleurs, plantes vertes, abondance de médicaments.

La Mairie placarde un avis invitant à déposer les armes de toutes sortes, elles sont étiquetées au nom et adresse du propriétaire. Elle affiche le cours des pommes de terre et annonce l'ouverture des fourneaux économiques rue Fénelon, rue Paul-Bert et Allée des Soupirs : distribution de la soupe (0,10 fr), du pain (0,05 fr) et des légumes (0,10 fr) et de la viande le dimanche.

Manque d'informations : Le courrier se fait rare. Le télégraphe ne fonctionne que pour l'armée. « L'Emancipateur » en raison de ses rédacteurs mobilisés ne paraît que quand il le peut, son format est diminué et il renferme peu de choses. Les dépêches officielles sont écrites à la main et sont affichées en haut du perron de l'Hôtel de Ville. Elles sont parfois annoncées au son d'une clochette

agitée à une des fenêtres de l'Hôtel de Ville. On signale partout des atrocités allemandes, difficiles à croire car tellement horribles.

Le 24 août : Des convois entiers de locomotives passent à Cambrai venant de Belgique pour Paris. Les trains de la « Compagnie du Nord » ne dépassent plus Maubeuge et Lille. On entend le bruit du canon. La vue d'un train entier de belges à peine vêtus et sans bagage inquiète d'avantage. Tous les soldats qui se trouvaient dans les casernes sont embarqués à la gare. Même le personnel et les malades de l'hôpital militaire quittent la ville. La citadelle est fermée à double tour, les clefs sont confiées à deux prêtres de N-Dame venus les voir partir. Pour maintenir l'ordre, la municipalité fait appel à des volontaires. Les habitants cachent précipitamment ce qu'ils ont de plus précieux.

Arrivée des Allemands

Mercredi 26 août : Une journée des plus lugubres. La canonnade rapproche. Il y a encore quelques soldats dans Cambrai. Ils creusent des tranchées un peu partout : au bd de la Liberté, rue de Péronne, av de Valenciennes.... Un officier du dragon déclare : « Nous ne pouvons rien contre des forces si nombreuses, je vais essayer de les arrêter quelques heures en m'efforçant de laisser tuer le moins possible de mes hommes ». On voit fuir sans interruption des gens à pied, dans des chariots ou dans des tombereaux. Les premiers soldats blessés à Ramillies et Esvars arrivent à l'hôpital 8, ils se plaignent des mitrailleuses allemandes qui font des coupes sombres dans leurs rangs.

Les Allemands arrivent à la fois par les routes de Valenciennes, Naves et Solesmes. La ville n'est défendue que par une poignée de Territoriaux qui tombent sous les coups de canon 77.



A 14h30, les autorités allemandes se rendent à l'Hôtel de Ville et exigent qu'on leur prépare un diner au champagne pour 250 à 300 couverts dans le meilleur hôtel de la ville, c'est l'hôtel Boissy qui leur servira de quartier général.

Nestor Copin, Maire de Cambrai a fui la veille. Il reste les adjoints Messieurs Ramette et Demolon, ainsi que les conseillers Messieurs Deligne, Cardon-Duvergé, Dancourt, Pourpoint, Lavallée et Desjardin.

La canonnade redouble, vers 17h, les Allemands venant de la porte de Paris défilent devant le collège Notre-Dame en prenant la direction de la route de Paris et celle de Bapaume. « Ainsi passent devant nous, uhlands et dragons d'avant-garde, lance ou mousqueton au poing, puis fantassins, main sur la gâchette du fusil, puis l'artillerie, entre deux s'insèrent des autos, des cyclistes, des mitrailleuses, des cuisines de campagne, puis suivent les prisonniers l'air résigné. Le défilé semble interminable, il

va durer jusqu'à onze heure du soir puis après une courte pause il reprit tard dans la nuit. »

Organisation : La kommandantur étant établie à l'Hôtel de ville, la mairie s'installe place Verte, aujourd'hui à l'emplacement du collège Fénelon.

Victor Ramette assure la fonction de maire; il affiche un avis demandant la réquisition de vivres chez tous les commerçants qui seront indemnisés après la guerre. La circulation des piétons est interdite avant 6h du matin. Le pain est rare car les boulangers sont réquisitionnés pour les Allemands et ils n'arrivent pas à satisfaire les besoins. Il faut nourrir en priorité les 50 000 allemands et 100 000 chevaux qui logent à Cambrai.

Ainsi, deux jours après l'arrivée des allemands, il n'y a plus de provisions, ni œufs, ni beurre, ni de boîtes de conserve chez les épiciers. On fait la queue pour obtenir de minces quantités de viande et de pain. Il est interdit de sonner les cloches, de posséder des armes (fusillé sur le champ).

Après 8 jours d'occupation allemande, les cambrésiens se sentent isolés, sans nouvelles ou plutôt de fausses nouvelles annonçant l'arrivée des français. Ils n'assistent qu'aux passages de longs convois ennemis vers le front, ou aux prisonniers vers l'Allemagne. Ils entendent au loin le bruit des canons en direction de Bapaume. La ville est survolée régulièrement d'aéroplanes, volant souvent trop haut pour voir leur nationalité. Des fusillades ripostent au survol des avions alliés.



On interdit la circulation des voitures non munies d'un permis spécial (même pour les corbillards) et les bicyclettes sont réquisitionnées. C'est en brouette que les maraichères amènent leurs légumes au marché, aussi sont-elles peu nombreuses. Le prix des denrées augmente, le café est introuvable. Les autorités allemandes exigent la liste exacte du vin et des boissons se trouvant chez les marchands.

Troupes

Les troupes allemandes s'installent dans les bâtiments militaires : casernes Mortier, Rennel, Villars, Carré de Paille et Faidherbe. On est surpris du nombre considérable de leurs véhicules, certains grands comme des wagons, ils servent au transport des hommes. Pendant 4 ans les cambrésiens voient arriver des mouvements extraordinaires de troupes qui faut loger partout même chez l'habitant. Les soldats font des exercices un peu partout dans la ville notamment sur la place de la Tour d'Abancourt, au jardin public ou à proximité de la ville. Ainsi, le 6 novembre 1915 : les soldats allemands font dans les champs des exercices de grenades, on entend sans interruption les détonations. Il y a quelques jours deux officiers et deux soldats ont été tués par suite d'un accident.

Maisons réquisitionnées

Les habitants doivent loger les soldats et mettre à l'écurie leurs chevaux. Certaines maisons sont littéralement envahies. Même les petites maisons sont réquisitionnées, on y loge parfois une dizaine de soldats. Les maisons bourgeoises sont réquisitionnées pour loger les officiers, certaines d'entre-elles, les plus imposantes, servent de casinos sorte de mess militaire comme celles de Maître Cirier, rue des Capucins (1915) ou celle de Paul Duverger, Place au Bois (24 fev 16). Depuis l'été 1916, le château d'Alphonse Duverger, bd de la Liberté, aujourd'hui collège Jeanne d'Arc, sert à loger les

hauts gradés allemands. Le 20 octobre 17, ils la lui rendent dans un état lamentable, abîmée et sale. C'est maintenant la maison de M. Duquesne notaire rue de Noyon en excellent état qui est réquisitionnée.

Obligation de loger des allemands : les maisons sont inspectées pour voir combien on peut en loger. On doit placarder sur sa porte les noms des habitants, leurs âges, et combien on peut loger d'allemands. Ceux-ci pour s'installer présentent un billet de la kommandantur. A leur départ, il faut



immédiatement avertir la disponibilité à la kommandantur.

En janvier 18, trente-trois propriétaires doivent laisser leur maison aux allemands dans un délai de 24h. Parmi eux : Messieurs Bonnel et Morand rue St Georges, Mesdames Wiart rue de Prémy, Toussaint et Lallemand, rue des Chanoines et Mademoiselle Glinel, rue de l'Aiguille.

Poste et heure allemande

Le bureau de poste rue Vanderburch est réquisitionné et porte l'écusson impérial. Il sert essentiellement aux télégrammes car le courrier est acheminé vers le front. Vendredi 23 octobre 1914 : Tous les postes téléphoniques sont réquisitionnés, il faut les apporter à la kommandantur dans les 24 h. Les allemands soupçonnent des cambrésiens de communiquer des informations par téléphone. Ils perquisitionnent chez des particuliers et au collège Notre-Dame. Toujours pour éviter toute communication avec l'extérieur, un avis est donné aux habitants qui doivent, sous peine de mort, apporter les pigeons voyageurs vivants à la Kommandantur. Le 12 octobre 14, les gendarmes sont montés dans tous les colombiers pour tordre le cou aux pigeons. Dans le même but, il est interdit de faire voler des cerfs-volants, nouveau jeu à l'époque.

Le 15 avril 16, inauguration de l'hôtel des postes dans les anciens bâtiments de l'archevêché, il aurait du être inauguré avant la guerre en octobre 14.

On passe à l'heure allemande, c'est-à-dire une heure d'avance par rapport à celle de Paris.

Hôpitaux

Les blessés remplissent les hôpitaux : l'hôpital St Julien, rue Saint-Lazare, l'hôpital St Jean, rue Gambetta, le collège Notre-Dame, les locaux manquent déjà. On aménage la bibliothèque du collège Notre-Dame en salle de soins pour les soldats allemands. Deux factionnaires, fusil à l'épaule et baïonnette en dents de scie mise au canon, montent la garde. On crée de nouvelles « ambulances » : au collège municipal, à la pension Blanche de Castille, à l'hôpital militaire, au collège Fénelon (rue Gambetta), à Godelier-Bolvin, à la loge maçonnique et chez des particuliers. Les plaies sont horribles, les chairs sont déchiquetées, l'odeur nauséabonde fait détecter la gangrène gazeuse. Des infirmières allemandes, les diaconesses protestantes dans un premier temps, remplacent les dames de la croix rouge expulsées. Les soldats blessés sont tout d'abord soignés à Cambrai puis sont envoyés en Allemagne en trains sanitaires dès qu'ils vont mieux, remplacés aussi vite par de nouvelles victimes. Cambrai regorge de blessés, tous les hôpitaux anciens ou improvisés ont du tripler leur capacité d'accueil. Les allemands vont de porte en porte réquisitionner du linge : draps, chemises, serviettes. Les cambrésiens se soumettent pour éviter les représailles et apportent le linge à l'Hôtel de Ville.

Le 19 mai 15, partout on emmène les blessés vers l'Allemagne, ils sont aussi vite remplacés par



d'autres blessés, les hôpitaux de Cambrai deviennent hôpitaux de première ligne, on y fait les premiers soins urgents, les blessés sont rapidement évacués. De la fin août à la mi-octobre 14, 29 000 blessés allemands sont passés au collège Notre-Dame.

En octobre 1915, les tramways sont remis en circulation pour amener les blessés aux divers hôpitaux. Ils n'ont pas servi depuis le 25 août 1914. En mars 1916, on prolonge les rails jusqu'à la gare annexe. Sur certains tramways on a peint une croix rouge.

En mars 1916, Cambrai devient une ville d'ambulances, les allemands préparent 4000 lits dans les bâtiments des docks qu'ils vont aménager en hôpital. Ils réclament 6000 lits à la ville.

Après repli de février 17, Cambrai se trouvant en première ligne, l'hôpital Notre-Dame est évacué à Mons, les allemands emportent tout : lits, matelas, mobilier.

En avril 1918, avec la grande avancée allemande, on transforme la fondation Vanderburch en hôpital. Cambrai redevient ville de lazarets pour environ 6000 blessés et malades. L'usine Bertrand de Proville est transformée en hôpital pour les nombreux cas de fièvre typhoïde.

Cimetières

Après les premiers combats de l'invasion allemande, Ferdinand Deligne et Ernest Mallez ramassent les cadavres les chargent dans le camion de l'imprimerie pour les inhumer au cimetière de la porte de Paris. De grandes fosses sont creusées bénies par le vicaire-général Sonnois, d'un côté les français

de l'autre les allemands. Seuls les officiers ont un cercueil. C'est le 2 novembre 1717 qu'aura lieu l'inauguration du cimetière militaire aménagé par les allemands près du pont de Solesmes.

Avis de mobilisation

Le 20 septembre 1914, au son du tambour, tous les hommes mobilisables de 19 à 45 ans doivent se présenter à 15h, le jour même, place de la Gare pour être emmenés en Allemagne. Ils devront se vêtir chaudement et prendre de l'argent et des vivres. Monseigneur Chollet va immédiatement à la Kommandantur pour faire observer que son clergé ne fait pas partie des combattants. Le conseil municipal obtient que certains mobilisables soient laissés à Cambrai pour cause d'utilité publique. Parmi les 605 hommes mobilisables 201 échappent au départ en Allemagne à cause de leur état de santé. Cette mobilisation se fait également dans les villages voisins. Partis en Allemagne, on dit que ces civils seront bien nourris et bien traités. Malgré les protestations de V. Ramette, leurs familles seront sans nouvelles d'eux, leurs lettres seront gardées ou détruites par la kommandantur. Le 28 juin 15, certains prisonniers civils sont de retour pour faire la moisson. Durant leur incarcération ils étaient près de Magdebourg, couchés dans quelques hangars n'ayant à manger qu'une soupe infecte et du rata, ils devaient construire des baraquements. Des prisonniers russes arrivèrent plus tard, ils étaient dans un piteux état et plein de vermines dues à leur malpropreté.

Le 31 XII mobilisation pour les jeunes gens nés en 1895. V. Ramette ne veut pas que ces jeunes gens de la classe 15 puissent être enlevés comme ceux du 20 septembre. Cette résistance vaut la destitution de son poste de Maire. C'est M. Demolon second adjoint qui prend sa place. (5. I. 14). Le 31 mars 17, Victor Ramette sera condamné à l'exil, épuisé il mourut en exil et recevra à titre posthume la Légion d'Honneur.

Les jeunes gens de la classe 1915 nés en 1895, seront également mobilisables comme tous ceux des classes 16, 17 et 18. Considérés comme prisonniers de guerre ils peuvent en conséquence être employés comme ouvriers et sont payés 1fr par jour.

Avis

Les avis sont souvent placardés tous les jours voir plusieurs fois par jour.



Le 29 sept 1915 : Réquisition de tous les chiens policiers et les chiens de berger, ils sont réunis à la caserne Faidherbe.

Réquisition de tous les matelas même ceux des malades ou des personnes âgées comme aux petites sœurs de pauvres

Le 23 octobre 15 : Tous les appareils photographiques.

Le 12 avril 16 : réquisition des récoltes et des céréales. Aucun terrain ne soit laissé inculte, même dans les chantiers, on devra planter des pommes de terre, la kommandantur pourra fournir des tubercules.

Le 3 juin 16 : Recensement de toutes les poules qui existent. Après ce recensement, les propriétaires des poules doivent donner chaque jour à la kommandantur un œuf pour trois poules l'été et pour 5 poules l'hiver. Ils seront payés 0,20 fr.

Le 11 août 16 : confiscation de tous les objets en métaux : cuivre, nickel, étain ou alliage, même les ustensiles du culte. On va réquisitionner de porte en porte tous les matériaux même les baignoires, les robinets, les poignées de portes. En août 17, on arrache les grilles et les appuis de fenêtres et les balcons en fer. En octobre 17, ils dépouillent les rues en enlevant les lanternes des becs de gaz et enlèvent les enseignes en métal des commerces. En novembre 17, ils enlèvent les câbles électriques des lignes de tramways, de même ils réquisitionnent les pylônes qui les supportent.

Le 12 décembre 16 : Les allemands font distribuer dans toutes les maisons des fiches à remplir concernant le détail du mobilier. Le 16 février 1918 réquisition de meubles chez les habitants

27 mars 17, réquisition de tous les arbres, qu'ils soient dans les champs, jardins ou cours.

En Juin 17 et 18, confiscation des fruits aussi bien chez les maraîchers que chez les particuliers. Ils sont rassemblés dans des récipients, la ville sera responsable de la conservation et devra établir une liste nominale de ses fournisseurs.

Le 6 août 18, Réquisition de tous les papiers, cartons, livres d'affaires, boîtes, papiers peints. On laissera aux particuliers les papiers de famille et 1/3 d'autres papiers qu'ils possèdent.

Contribution de guerre

Le 26 septembre 14, le commandant annonce que la ville est frappée par ordre du général en chef de la VI^e armée d'une contribution de guerre de 842 000 francs payable le soir même (soit plus de 26 millions d'euros), moitié en billets de banque et en or. Si la somme n'est pas rassemblée le soir même les notables seront emmenés comme prisonniers. Le conseil municipal réuni décide de payer. Les directeurs des banques sont convoqués et apportent 70 000 francs, 100. 000fr fut apporté par le directeur de la Banque de France. La menace de prise d'otage pèse, 56 notables se portent volontaires à l'appel.

Le vendredi 19 février 1915, il n'y a que 170.000 fr de versé, le conseil municipal accepte de donner 25.000 fr et soumet sa décision à l'assemblée de notables.

Cette impossibilité de payer est une véritable menace pour la municipalité. Ainsi, le 1^{er} juillet 15, les gendarmes arrêtent et incarcèrent cinq conseillers, le 3 juillet, quatre autres sont également arrêtés. On fait appel à 269 habitants les plus riches qui s'engagent pour 646.000 fr. Les otages enfermés à l'ancien hôpital de la charité sont libérés. Le 27 août 15, les mêmes otages sont arrêtés. On demande aux cambrésiens de prêter de l'argent contre un intérêt de 5%. La somme est recueillie le 22 août, les otages sont relâchés.

Avec le repli en avril 17 et l'arrivée de la 11^{ème} armée, une nouvelle contribution de guerre est demandée aux cambrésiens pour l'entretien partiel des troupes soit 330.000fr (8 250 000 €) dont 1/10 en argent. Elle doit être prélevée sur les habitants, si la municipalité ne s'exécute pas 10 otages seront emmenés.

Le 13 janvier 18, une nouvelle contribution de guerre est demandée pour 1918 soit 8 million de francs. Dire que la ville n'avait pas encore réussi à rembourser les 2 à 3 millions empruntés pour le démantèlement des fortifications....

Otages

En représailles par rapport au sort que subissent des prisonniers allemands, 24 cambrésiens sont pris comme otages. Le mercredi 1^{er} novembre 1916, ils sont envoyés pour l'Allemagne en passant par Valenciennes, ville où sont concentrés tous les otages. Parmi eux : Mesdames Jules Mairesse, Gaillot, Ernest Pagniez, Laffrat, Maroniez, Lallemand-Colle, Mesdemoiselles M. et L. Glinel, Messieurs Pajot, fabricant de céramique, Gaillot, avoué, Cuvillier, directeur des Docks, Fliniaux avocat, Vaillant, industriel route du cateau, Paul Petit, avocat, Riez, libraire, Fernand Martin, anc ien négociant, Happe, sellier, Thiéry, charcutier, Crochon, boucher, Sueur-Pluvinage, quincaillier, Panien, négociant en vins, Bourgeois, huissier, Afchain et Lollivier, pâtisseries. Consternation générale dans la ville...



Bons communaux

Dès la fin septembre 1914, la situation financière devient pénible. Il n'y a plus de numéraire (fermeture des banques, amendes infligées à la ville). Mr Hélot président de la chambre de commerce décide l'émission de papier-monnaie. Les personnes solvables ayant besoin d'argent en font la demande signée par elle et par trois personnes portant caution. Si l'avis est favorable, la somme est remise suivant un intérêt à 3%. De même, la caisse d'épargne décide également la

création de billets, elle versera 50 fr par mois et par livret à ceux qui le désireront. Le 30 octobre 14, la ville également édite du papier-monnaie pour payer ses employés, ses fournisseurs et donner secours aux indigents.

Mr Hélot accepte de remplacer Mr Aliez, sous préfet de Cambrai qui se trouvait à Lille lors de l'invasion allemande. Monsieur Hélot, tout comme Messieurs Ramette, Demolon et Monseigneur Chollet sont des personnalités remarquables durant cette occupation allemande.

Prisonniers

Les cambrésiens voient défiler tous les jours de longues colonnes de prisonniers. Dès le 3 septembre 14, les allemands commencent à organiser des trains de prisonniers. On dit que les allemands sont plus violents envers les Belges. Les premiers prisonniers français sont internés à l'usine du Plat puis à la caserne Mortier.



Le 2 novembre 15, des prisonniers russes ont été amenés pour travailler aux voies ferrées, on est saisi de pitié en les voyant avec leurs uniformes crasseux, leur barbe hirsute et leur maigreur. Affamés, ils se jettent comme des fauves sur un gâteau qu'apporte une dame de la croix rouge, certains léchaient les miettes tombées au sol.

Le 16 février 17, route de Paris passent une bande de prisonniers russes, vêtus de leurs vêtements gris-jaune en loques, sales et dépenaillés, les cheveux hirsutes sous leur bonnet d'astrakan, pâles et amaigris. Ils doivent faire de durs travaux de terrassement et ont très peu à manger. Dernièrement, quelques-uns déchargeant des wagons aux docks se sont jetés sur des feuilles de choux pour les manger.

Les prisonniers civils : On arrête des personnes sous l'inculpation d'espionnage. Quelques exemples parmi eux : M. Doucedame et sa gouvernante, Me Dauchez rue de l'ange, M. Colentier et sa sœur Me Lestoquoy, M. Waël « A la belle jardinière » Gd Place, M. Lemaitre place au bois, M. Corbent auberge de l'Arbre vert rue Sadi Carnot, M. Poirson garde au jardin public, M. Dupas ouvrier au jardin public, M. Régniez. L'abbé Bertaux, curé de l'Immaculée conception et M. Courmont, directeur de l'usine de chicorée et sa sœur, sont arrêtés le 25 septembre 15, suite à des bombardements aériens, ils sont relâchés cinq jours plus tard. Certains sont relâchés d'autres exécutés ; d'autres sont encore arrêtés comme M. Racine boucher allée St Roch, et M. Lambert employé de chemin de fer. Messieurs Colentier, Lestoquoy, Doucedame, Waël ne sont plus à Cambrai. Messieurs Achille Doucedame et Daluin sont condamnés à mort. Mr Doucedame transmettait des informations sur les trains qui passaient au bout de son jardin. Certains prisonniers sont emmenés en Allemagne comme l'abbé Heloïre de St Géry et l'avocat Ernest Caillez qui sont de retour le 20 février 16, fort amaigris. D'autres restent emprisonnés à Cambrai, le plus souvent à la citadelle. Ceux-ci étaient nourris d'un quart de pain par jour et d'une espèce de soupe. Ils couchaient sur des planches, en compagnie des rats et des puces. Le jour certains fabriquent des fagots à St Roch, en cas de pluie ils cassent du bois dans la cour de la prison. Sans lumière, lorsque la nuit venait, ils allaient se coucher.

Réquisition des vaches et chevaux

À Cambrai comme dans les communes avoisinantes, réquisitions dans la plupart des fermes des chevaux, vaches et veaux à des prix dérisoires. Le blé, l'avoine, la paille, les récoltes sont réquisitionnés. Les cultivateurs ne peuvent en garder qu'un quart ; le reste est payé en bons communaux et en argent. L'abattoir municipal est insuffisant, l'autorité allemande en fait installer un second dans les locaux de la « Batistine » au bd de la liberté. On tue une centaine de bêtes par jour.

Le 28 XII 14 à 9h du matin, rassemblement de tous les chevaux. Parmi les 1250 chevaux, les Allemands font leur choix, les autres regagnent provisoirement leurs écuries.

Le 1^{er} février 1915, les autorités allemandes ont demandé le recensement des ânes et mulets. 44 et 17 se

trouvent actuellement à Cambrai, on les réquisitionne un peu à la fois, ils doivent être présentés à la caserne Mortier.

Le 29 août 15, depuis 8h une longue file de chevaux s'alignent, après inspection 32 sont confisqués.



Vie quotidienne

Dès son arrivée, le gouverneur exige 30 000 bouteilles de vin, les gendarmes perquisitionnent dans toutes les caves des maisons. La Grand-Place est triste et nue, il n'y a plus de tramways, pas de

voitures sauf celles des allemands. Des indications en allemand sont peintes sur nos monuments. Il n'y a rien aux devantures, seules les devantures des libraires gardent un certain aspect car on y place des livres ou d'anciennes revues. Dans l'Hôtel de Ville, les salons sont occupés par le secrétariat allemand, ils sont encombrés de leurs harnachements et de la fumée de leurs pipes. La salle des fêtes est prise par les bureaux de l'intendance. Toutes les pièces sont dans un état lamentable de malpropreté. Le 10 décembre 14, les rues sont tristes, l'obscurité est impressionnante, aucun étalage n'est éclairé, les magasins sont fermés à 18h, on se croirait dans une ville morte. On est assailli par des nuées de mendiants, V. Ramette rappelle par un avis que la mendicité est interdite (18 déc 14). On a arrêté des personnes sous l'inculpation d'espionnage. Couvre feu de 8h du soir à 7h du matin. Il est interdit de faire sonner les cloches même en cas d'incendie. Cependant, lorsque les allemands gagnent une bataille on l'annonce par une sonnerie continue de toutes les cloches de la ville, même celles des écoles, et cela peut durer parfois 1h30 comme le 18 décembre 14.



Le 17 novembre 14 : La ville doit fournir 500 couvertures en laine et il en faut 3000 pour le lendemain si on en trouve pas, ce seront les gendarmes qui iront les prendre chez l'habitant. Le 25 novembre 14 : Il fait très froid, 20 péniches remplies de charbons sont saisies au port de Cantimpré par les

Allemands. Les cambrésiens assistent à un va et vient incessant de troupes. Les gares ont un rôle essentiel dans l'acheminement du matériel, des troupes et des blessés.

En novembre 16, de nombreuses perquisitions ont lieu par quartier dans les maisons et surtout dans les caves. De temps en temps les allemands découvrent des cachettes comme à la blanchisserie St Roch où était caché une grande quantité de tissu ou chez un boulanger de la Gd Place ayant caché des objets en bronze de son voisin bijoutier. 31 janvier 18, armés de crochets et de tiges pointues, ils fouillent sous les meubles, sondent les sommiers, font dans les jardins des centaines de trous pour trouver des cachettes. Régulièrement les cambrésiens se plaignent d'être envahis de puces. Fin mai 15, la ville est pleine de mouches, les allemands font appel à 4 ouvriers pour les combattre.

Journaux : Les Allemands feront paraître « la Gazette des Ardennes », journal tendancieux écrit en français. Le 20 sept 15, un nouveau journal se vend en ville « le Bruxellois » qui est moins tendancieux que la gazette des Ardennes. Dans ses colonnes on peut correspondre avec les prisonniers. Ce journal deviendra par la suite aussi tendancieux que l'autre et les colonnes concernant les prisonniers disparaîtront. A la fin de l'année 1916, publication clandestine de

Monseigneur Chollet sous forme de tracts imprimés de 6 pages par M Fernand Deligne appelée « Les paillettes de fer » appelant au devoir, au courage et à la non délation.

Dévotion : Tout au long de la guerre, de nombreuses cérémonies religieuses sont organisées, les cambrésiens viennent en foule et demandent la protection de la Vierge.

Le 24 avril 17, Monseigneur Chollet ému par la triste situation des prisonniers militaires et civils a envoyé aux autorités allemandes une note pour signaler les mauvais traitements qu'ils subissent.

Depuis septembre 17, beaucoup de catholiques portent une broche représentant le Sacré-Cœur rouge sur fond blanc avec une bordure bleue. On y lit « cœur sacré de Jésus, sauvez la France ». Le modèle a été donné par un prisonnier français et l'imprimerie Deligne en a tiré des milliers clandestinement. Les allemands s'en offusquent car ils y voient les couleurs nationales.

Réquisition du matériel

Le 15 octobre 14 : réquisition de toutes les bûches, de toutes les bicyclettes.

Tout le bois des magasins et hangars des établissements Duroyon et Massin est réquisitionné pour les besoins de l'armée allemande (30 nov. 14).

Toutes les marchandises qui se trouvaient dans les Docks et Entrepôts de Cantimpré ont été saisies.

A Cambrai et dans les villages, réquisition de poêles pour les tranchées.

Le 16 janvier 1915, les Allemands raflent tous les tissus au Comptoir linier, à la blanchisserie Brabant, chez M. Jules Boulanger, rue Sadi Carnot et chez Mr Bertin. Ils confisquent des machines en tout genre notamment à l'usine Garin. Ils prennent également les métaux : cuivre et laiton dans toutes les usines. Les allemands veulent ainsi que leurs usines ne subissent plus la concurrence française après guerre.

Le 23 janvier 15, la kommandantur a demandé de relever le nombre de noyers afin d'utiliser leur bois pour faire des crosses de fusils.

Les betteraves sont envoyées par train entier en Allemagne pour être transformées en sucre dans leurs sucreries, les nôtres n'ont pas le droit de fonctionner.

Le 5 juin 15, les allemands enlèvent tous les fils télégraphiques et téléphoniques pour confisquer le cuivre

Ravitaillement

Depuis le début de la guerre, la ville a organisé des fourneaux économiques qui distribuent de la soupe et des portions de viande moyennant quelques sous. Mais très rapidement, il manque de tout. Le 26 novembre 14, le baron Welzer, officier supérieur de l'état major de Valenciennes, demande à tous les maires de l'arrondissement d'envoyer une supplique au gouvernement suisse afin de lui demander l'envoi de vivres. Mr Hélot, président de la chambre de commerce, rédige une lettre dans ce sens et la soumet à la municipalité. Dans sa lettre il demande du sel et du riz en particulier. Trois

textes sont proposés et soumis au vote. C'est celui de Mr Hélot qui est accepté, on rajoute cependant que les allemand n'ont pas respecté les conventions de la Haye et la disproportion de la demande allemande par rapport aux ressources de la ville.

Tabac, allumettes, café, venant de Belgique, se vendent au marché noir de porte en porte. Le poisson est introuvable, sauf les harengs-saurs. Le lait est en grande partie réservé aux hôpitaux, aux nourrissons et aux vieillards. Le beurre est accaparé en grande partie par l'armée, les graisses végétales n'existent pas chez nous et les graisses animales de boucherie et charcuterie ont disparues. Absence complète de fruits. Les œufs sont fournis presque en totalité aux ambulances. Il n'y a plus de pâtes alimentaires.

Face à cette pénurie alimentaire, la ville va bénéficier du soutien du C.R.B. (Committee for Relief of Belgium) mis en place par les Américains et les Espagnols.

Le 6 mai 1915, le blé américain est arrivé, chaque personne aura droit à 250g de pain par jour mais il faut pour cela mettre à jour sa carte de ravitaillement.

Pain : La farine blanche est confisquée remplacée par un peu de farine de seigle. En février 1915, ration est de 108 g de farine de seigle par adulte cela correspond à la valeur de deux à trois tartines. Le pain est de moins en moins mangeable et donne d'intolérables douleurs d'estomac. Le pain est si gluant que l'on n'arrive pas à le couper. On dirait du mastic, il colle à la fourchette, aux dents et au palais. Les Allemands trouvent que les boulangers français ne savent pas faire du pain de seigle et veulent leur apprendre. Ils ouvrent des boulangeries militaires : au séminaire St Michel, route de Solesmes, à l'emplacement de la brasserie du Nord route de Solesmes et une autre chez M. Pucel, marchand de graines allée St Roch. Ils peuvent ainsi fabriquer 40.000 pains par jour.

Le 11 janvier 16 : une boulangerie municipale est créée, elle est installée à la Manutention. Le pain est nettement meilleur. Un numéro imprimé sur la pâte indique où le pain a été fabriqué. La surveillance est faite par les employés d'octroi. Les boulangers de la ville sont mécontents de cette concurrence

Le 9 août 15, Le Comité américain des denrées fait distribuer du ravitaillement. On se présente par ordre alphabétique, il y a une queue interminable. La ration de pomme de terre est de 200 g par jour soit 2 de taille moyenne. En février 17, Il n'y a plus de pommes de terre, elles ont été confisquées par les allemands.

Le 8 mars 16 : Le comité de la Ligue patriotique des Françaises fait imprimer un fascicule de 8 pages donnant des recettes pour confectionner des plats économiques avec les produits du comité hispano-américain en particulier la céréaline ou malt de maïs. On y trouve le moyen de faire de grosses omelettes avec peu d'œufs, des gaufres sans beurre avec du riz et des pommes de terre.

Le 23 octobre 17 : A chaque jour une sorte de ravitaillement est proposé : mardi oignons, carottes, le soir du pain, mercredi charbon, jeudi du pain, samedi matin ravitaillement mensuel.

Le 13 décembre 17 : le sucre est introuvable, certains en fabriquent en faisant bouillir des betteraves et en réduisant le jus. On fait ainsi une sorte de pâte qu'on découpe en carré, la saveur est amère à cause des sels de potasse.

22 janvier 18 : « Quand pourrons-nous comme autrefois nous approvisionner chez le boucher, l'épicier ? Quand serons nous délivrés de ces produits étranges qu'on appelle la céréaline, la mokaline et ce lard rance d'Amérique où il n'y a que du gras et surtout cette épouvantable choucroute que l'on prend car il faut bien manger quelque chose ».

Le riz est toujours abondant dans les distributions, c'est le comité américain qui en impose de grandes quantités, la population n'en prend pas beaucoup.

Le cuir est introuvable, il n'y a plus de chaussures dans les magasins. Le 10 juillet 16, le comité américain a fait vendre aujourd'hui des chaussures rue de la Porte Robert. A midi les pointures moyennes étaient épuisées, des femmes allaient prendre du 44 faute de mieux. Le 23 sept 16, 1400 paires de chaussures sont arrivées d'Amérique. C'est peu vu le nombre d'habitants (28 000) aussi on tire au sort pour désigner les heureux bénéficiaires.

24 janvier 17, la lumière fait de plus en plus défaut, pour remplacer les bougies, beaucoup de gens s'éclairent au moyen de saindoux du ravitaillement dans lequel ils plongent une mèche de coton.

Artillerie



Le 1^{er} décembre 14 : transport d'énormes canons sur les plateformes des wagons, par leur largeur ils ne peuvent passer sur le pont de chemin de fer du canal vers Marquion. Ce sont des canons de marine qui vont bombarder Arras, on dit que les habitants ont dû fuir par milliers et que la ville est en ruines.

Le 22 mai 1915, un énorme canon est passé en ville se dirigeant vers la porte de Cantimpré, sa vue à fait une impression pénible.

Le 27 sept 15, l'artillerie a tonné pendant 70 h sans interruption.

Le 2 juillet 16, les canons continuent à tonner sans interruption. On dirait un roulement perpétuel de tambour dominé de temps en temps par l'éclat d'un coup plus violent. Dans l'après midi, environs 75 camions ont ramassé des soldats dans les communes voisines pour les emmener en renfort. Les trains circulent sans interruption bondés de munitions.

Le 8 avril 17, les allemands ont installé à Cantimpré un énorme canon à longue portée. Après avoir tiré 2 coups, toutes les vitres des fenêtres ont volé en éclats. Quelques jours plus tard, on s'aperçoit que le terrain est trop marécageux, qu'il a fallu refaire à plusieurs reprises les fondations en béton sur lesquelles il est posé. Il devra être enlevé.

Nous recevons des bombes des alliés.

Aviation

Au début de la guerre, les avions ont un rôle d'observation qui permet de connaître les positions ennemies. C'est ensuite qu'ils assureront les bombardements aériens tant redoutés par la population civile.

On tire du haut du clocher de la cathédrale sur les avions français. Le champ de la Buse sert de point d'atterrissage pour les avions allemands. Le 5 octobre 14, pour la première fois, la ville reçoit des bombes envoyées d'avions, elles tombent au niveau de la citadelle, au champ de la buse sur des avions allemands, bd Faidherbe, rue de la Porte Robert. Les allemands ripostent du haut des clochers sur 5 à 6 avions anglais. Les allemands explorent le ciel avec de très puissants réflecteurs. Le 23 sept 15, une escadrille de 15 avions franco-anglais venant de l'ouest, survole la ville, il s'en suit un tonnerre de détonations, ils avaient au passage jeté 18 bombes (6 n'ont pas explosé) sur la gare et la gare annexe au moment où s'embarquait le 24^e régiment d'infanterie. Il y eut de nombreux blessés et 16 tués dont le colonel. Les allemands soupçonnent que des informations sont données par les cambrésiens. En représailles, il y aura 10 cambrésiens parmi les notables qui accompagneront les troupes à chaque embarquement. Certains habitants des quartiers de la gare quittent leur maison pour loger chez des amis ou en location, les allemands interdisent ces faits sous peine de trois mois de prison. Le 28 octobre 15, on tire tous les jours et plusieurs fois par jour sur les avions, on ne regarde même plus.



Le 3 juillet 16, des bombes sont lâchées d'avions anglais, elles tombent au quartier St Roch, porte Notre-Dame, bd Vauban, gare annexe, rue Lallier. Le 21 juillet 16, on a compté 32 détonations qui visaient les lignes de chemin de fer des environs de la ville. Le 18 août

16, Cambrai va devenir un centre important d'avions. On aménage le champ de la Buse où on construit des hangars, à l'usine Arlatte on installe des bureaux et des salles pour opérations photographiques. Dans divers points des faubourgs sont installés des champs d'aviation. On lance chaque soir des signaux lumineux, sortes de globes de feu, pour servir de points de repère aux avions attardés. Le 11 octobre 16, fracas épouvantables par trois fois dans la nuit contre des aéroplanes. Une pluie d'éclats d'obus rebondit sur nos toits.

Le 2 avril 18, 20 bombes sont tombées des aéroplanes : rues St Vaast, Pasteur, de la Caille, bd Faidherbe, sur l'usine à gaz, porte Notre-Dame.... Encore 7 victimes civiles et un soldat allemands. Les funérailles sont collectives et aux frais de la municipalité. Le 31 mai 18 : « Encore une nuit mouvementée. Encore une fois les bombes n'ont pas atteint leur but, pourquoi continuer à nous arroser ainsi ? Nous ne pouvons plus dormir, nous vivons dans l'angoisse perpétuelle, nos maisons sont abimées, nos vitres brisées, des civils sont tués et pour quel résultat militaire ? »

Le 11 juin 18, nouvelles alertes dans le quartier de la gare-ville, les bombes tombent un peu partout, les vitraux sont brisés à la cathédrale. Le 12 juin 18 : Cette série de bombardements ne finit pas. Beaucoup de personnes couchent à la cave. On craint pour sa vie sa maison, on répète sans cesse : Quand cela va-t-il finir ?

Funérailles de l'aviateur Oswald Boelke.

Oswald Boelke est un as de l'aviation, cet aviateur avait abattu près de 50 avions et sa tête avait été mise à prix 25 000 fr. Le samedi 28 octobre 1916, un avion anglais qu'il attaquait, se sentant perdu lança son aéroplane contre le sien. Les deux appareils s'écrasèrent près de Bertincourt.



Le mardi 31 octobre 16, funérailles de l'aviateur Oswald Boelke. Le cercueil disparaît sous une montagne de fleurs. Les cloches sonnent à toute volée. Sur le parcours par la rue des Liniers et la Grand Place, les troupes font une haie, les réverbères allumés sont voilés de crêpes. Le cercueil placé sur un affut de canon est tiré par 6 chevaux, lanciers avec flamme à la lance, fantassins, musique

militaire, le pasteur et un officier portant un coussin avec les décorations. Deux avions munis d'un crêpe évoluent au-dessus du cortège. La gare est tendue de noir. A l'endroit où il est tombé, deux avions l'un français l'autre anglais ont jeté des couronnes en hommage d'admiration.

Trains d'émigrés

Régulièrement des trains d'émigrés sont organisés pour rejoindre la France libre en passant par l'Allemagne et la Suisse. Au départ, les cambrésiens sont méfiants et ont peur de laisser leur maison et tout quitter. Cependant le 13 décembre 16, on annonce que le train d'émigrés va partir cette semaine, un certain nombre de concitoyens sont admis. Ils ont droit à 30kg de bagages. Ils seront parqués pendant 3 jours à la fondation Vanderburch, nourris par la ville, ils ne pourront avoir de contact avec la population sous peine d'exclusion. Il y a 1040 partants. Deux jours de trajet pour rejoindre la France libre.

En avril 17, un train d'émigrés va être de nouveau organisé, cependant les jeunes filles pouvant être utiles et les hommes travaillant aux colonnes ouvrières sont exclus.

Inscription le 21 janvier 18, pour 160 places réservées : aux enfants séparés de leur famille, les enfants en dessous de 14 ans, les hommes de plus de 60 ans, les malades de la poitrine, les familles incapables de travailler. On prendra de préférence les personnes secourues par la ville et qui lui sont à charge, elles partiront le 9 février 18.

Le 12 février 18, les 200 personnes inscrites pour le premier des deux trains d'émigrés doivent se rendre à l'église de l'Immaculée Conception pour passer la nuit. Elles partiront le lendemain matin à Schaffouse (Suisse) sans quarantaine. Ces émigrés doivent avoir plus de 60 ans ou être affligés. Les réfugiés de ce dernier train resteront trois mois en quarantaine en Belgique.

Un nouveau train est annoncé le 25 mai 18, mais beaucoup hésitent à partir et doivent rester des mois en quarantaine.

Abris

Le 26 nov 15, les allemands ont pris les cordes des cloches de St Géry pour les mettre au beffroi. Ils pourront ainsi alerter la population quand les avions viendront au dessus de la ville, les habitants pourront se réfugier dans les caves. Les maisons ayant une bonne cave doit mettre une affiche sur leur porte : « Dans cette maison il y a une cave qui protège contre les bombes des aviateurs ». Les habitants de ces maisons ne voient pas d'un bon œil l'intrusion perpétuelle chez eux. Ces maisons doivent rester ouvertes.

Le 24 jan 17 : les agents de police visitent les caves et prennent leurs dimensions, on annonce des bombardements, il faudra bientôt vivre dans les caves.

Le 29 juillet 17 : les allemands aménagent les caves de l'Hôtel de Ville comme abris. Ils ont fait une tabatière à la partie supérieure pour faire pénétrer la lumière. Ils y installent l'électricité et le chauffage. Ils se sont emparés de tous les exemplaires des « Souterrains de Cambrai » en perquisitionnant chez Oscar Masson. Les allemands aménagent un peu partout des caves en prévision d'un bombardement, ils créent des passages pour faire communiquer les caves ensemble

en faisant sauter une paroi à la dynamite, ils occasionnent parfois des éboulements en surface comme rue des Chanoines. Leur accès est interdit sauf en cas de bombardement, on doit les tenir en bon état, débarrassés de tout obstacle à leur accès.

Le 22 sept 17, les allemands aménagent des abris dans les villages en faisant des galeries obliques qui s'enfoncent profondément dans le sol.

Incendie à la salle des concerts

Depuis 1916, les allemands organisent régulièrement des concerts les dimanches de 11h à 12h devant l'Hôtel de Ville, si les soldats sont nombreux à y assister, les cambrésiens évitent de traverser la place à cette heure. Des pièces de théâtre et des séances de cinéma les divertissent.



Le 29 juin 17 à minuit, la salle des concerts s'embrase, c'est un incendie dû à la pellicule car les allemands utilisaient cette salle comme cinéma. Le feu se propage et embrase tout le quartier. Les malades sont transportés à l'église St Géry et dans l'école communale rue du Temple. Seule la loge maçonnique est indemne. Le 30 août 17, les allemands aménagent la chapelle du grand Séminaire à cet effet et percent une porte dans l'épaisse muraille afin d'avoir une autre issue. Le 23 mai 18, le cinéma est transféré dans la salle « des Enfants de Martins » rue Bertrand Milcent.

Visites officielles

Régulièrement Cambrai reçoit la visite de personnalité. Le 5 octobre et le 27 décembre 14, visites du Kaiser Guillaume et de son fils Oscar. Le 7 octobre c'est le Kronprinz de Bavière qui arrive à Cambrai. Il loge chez M. Wiart place de la tour d'Abancourt, son Etat Major occupe l'hôtel de Martimprey. Le 15 mars 1915, le prince de Saxe est à Cambrai il a logé chez Me Canart place Fénelon. Le 29 juillet 15, le grand duc de Bade est arrivé hier, il loge chez Mr Wiart rue de Prémy. Le 28 mars 16, Le prince Joachim, un des fils de l'Empereur, a passé en revue les troupes au champ de la Buse. Le 8 septembre 16, Cambrai reçoit l'empereur et le kronprinz d'Allemagne et de Bavière, le général Hindenburg et plusieurs commandants de l'armée pour un grand conseil de guerre (bataille de la Sommes). La

conférence a lieu chez Me Wiart rue de Prémy. Un important service d'ordre est organisé. On a expulsé les habitants d'une dizaine de maison pour recevoir ces personnalités et leurs états-majors.

Le 8 septembre 1916, le général Hindenburg arrive à Cambrai avec son état major, sont également présents l'empereur, les Kronprinz d'Allemagne et de Bavière et plusieurs commandants d'armée. La conférence a eu lieu au château de Madame Wiart rue de Prémy. Ils sont venus



pour préparer le repli de mars 17 et avant la réalisation de la fameuse ligne Hindenburg. Pour la réalisation de cette plus grande fortification d'Europe, on fait appel aux colonnes ouvrières.

Colonnes ouvrières

Le 15 mars 16, une affiche offre du travail aux terrassiers avec un salaire quotidien de 2,5fr ou 4,5fr si la nourriture est comprise ou non. Ce travail s'effectue dans l'arrière-zone des opérations, les ouvriers pourront retourner tous les 15 jours chez-eux. Une affiche du 14 juin 16, menace de 3 ans de prison ferme quiconque se permettrait d'insulter ces ouvriers. Le 28 juin 16, on réquisitionne 120 hommes de Masnières pour faire des tranchées. Le 17 sept 16, les jeunes gens nés en Belgique et en France en 1895 et 1896 font partie de la colonne de travailleurs. Ceux de Cambrai devront se présenter le lendemain à 8h dans la cour de l'Hôtel de ville. Ils vont remplacer ceux qui travaillaient depuis janvier à Havrincourt.

Le 23 novembre 16, un certain nombre de jeunes gens qui s'était inscrit le 13 novembre sont avertis qu'ils sont incorporés aux colonnes ouvrières. Ils ne quitteront pas Cambrai, ils remplaceront une cinquantaine de jeunes gens que l'on envoie dans la zone de front. Ceux-ci coucheront sous des tentes dont la toile a été achetée par la municipalité.

Les allemands remplacent de plus en plus leurs ouvriers par des prisonniers civils afin de récupérer des soldats. Dans les colonnes ouvrières on s'informe des professions des jeunes gens afin de les utiliser dans leurs métiers. Il y a de plus en plus de jeunes gens qui s'échappent des colonnes ouvrières, des mesures disciplinaires sont prises par les allemands.

Le 23 mars 17, une affiche indique que nos occupants ont le droit d'exiger le travail de tout le monde en cas de calamité publique, ce qui est le cas de notre territoire. Ceux qui refuseraient de travailler seront condamnés à 3 ans de prison. Le 14 avril 17, 400 hommes appelés ces jours derniers ont été envoyés à Sancourt à pied, pour creuser des tranchées. Ils ont refusés de travailler. Certains sous la menace ont fait quelques travaux d'autres ont été brutalisés. Le 21 avril 17, levée des hommes de 15 à 60 ans, qu'ils soient architectes, rentiers, fonctionnaires ou élèves. Le 2 Juin 17, les allemands

continuent à appeler des hommes aux colonnes ouvrières. Sur 1200 convoqués, 30 ont été réformés. On incorpore aussi bien des rentiers, des industriels, des commerçants, des licenciés en droit. On emploie ces hommes à creuser des tranchées, à transporter des barres de fer et du ciment pour faire des blockhaus. Les hommes doivent se trouver à 5h1/4 du matin à la caserne Faidherbe départ vers Cantaing dans les champs. Par équipe de 8, ils creusent des tranchées. Un accord signé avec les alliés interdit d'utiliser des prisonniers militaires à moins de 30km du front, c'est pourquoi ils utilisent des prisonniers civils. Le 7 juin 18, le gouverneur a fait appeler 200 hommes appartenant à des professions libérales pour le travail des colonnes ouvrières.

Préservation des objets d'art

Le 27 février 17, M. Burg conservateur du musée de Vienne, s'est donné la mission de préserver les objets d'art de la région. Ainsi, il met dans des caisses les objets de valeur des otages. Revenu à Cambrai le 28 octobre 17, il insiste beaucoup pour que l'on prenne des mesures de préservation en mettant les objets d'art du musée et les livres les plus rares de la bibliothèque à Valenciennes.

Le 21 avril 17, On enlève les objets d'art de nos églises. Une commission d'expert est chargée de désigner ces objets pour les mettre en sécurité. On a protégé le tombeau de Fénelon, l'habitable de Notre-Dame de grâce, les statues des cardinaux Régnier et Giraud et de Mgr Belmas par des sacs de sable.

Les Cloches

Le 22 août 17, les allemands vont prendre les cloches, deux sur trois. C'est à coups de masse qu'ils essayent de démonter celle de la cathédrale. Ils précipitent les morceaux du haut de la tour. Monseigneur Chollet proteste auprès du gouverneur de l'utilisation du chalumeau qui peut occasionner un incendie. Le 16 sept 17, l'enlèvement des cloches de Ste Olle s'est fait d'une manière odieuse, on s'est servi de cartouches de dynamite qui ont causé de grands dégâts à la tour de l'église. Depuis le début de la guerre, les allemands faisaient jouer les cloches du campanile tous les jours à 11h et à 21h. Ces 40 cloches sont enlevées en automne 17, il ne reste plus que celle annonçant l'heure. Le 2 janvier 18, les allemands enlèvent la dernière cloche de la cathédrale, il y a une dizaine de jours ils ont enlevés celle de St Géry.

Evacuation des villages

Avec la réalisation de la ligne Hindenburg et le repli des troupes allemandes en mars 17, les habitants des villages concernés sont évacués, les allemands procèdent ensuite à la politique de la terre brûlée. Ainsi, le 12 février 17, les émigrants venant des villages voisins sont logés à Vanderburch avant de partir en trains. On croise des troupes de gens venant de Gouzeaucourt. On annonce que Cambrai également devrait être évacuée. Le 21 février, ce sont les habitants d'Havrincourt, de Gouzeaucourt, de Villers-Plouich qui sont évacués vers Valenciennes et Bavay. Moeuvres a été complètement évacuée. On a remplacé les habitants de ce village par 2000 prisonniers civils pris à Maubeuge employés à la construction de tranchées. Pour se chauffer, ils sont obligés de brûler portes et fenêtres des maisons abandonnées. Le 15 mars 17, Marcoing, Anneux sont évacués. 400 personnes de Fontaine Notre-Dame sont évacuées, une partie de la population de Cantaing, le 10 juillet 17.

Le 20 novembre 1917 : Bataille de Cambrai

C'est une journée mouvementée, les projectiles du front sont tombés dans les localités voisines de Cambrai et sur le territoire même. A 6h10, a commencé soudain un feu roulant de canonnade intense qui ne devait plus s'arrêter jusqu'au soir. Portes, vitres, fenêtres tout dansait. Certains coups plus violents paraissaient très proches et faisaient sursauter. Au loin les avions volaient bas, se mitraillant ou dirigeant des décharges vers le sol. A intervalle régulier, on entendait des détonations suivies du sifflement des obus puis de son éclatement. Les projectiles ont atteint le quartier St Druon, son église et des maisons, à Proville la pyramide Chenu. Ils tombent aussi place au Bois, dans le jardin public, rang St Jean, deux sur l'hospice où les dégâts sont grands.

En représailles, les allemands ont pris Monseigneur Chollet en otage. On arrête en même temps M. Demolon, MM Garin, Hélot, Morand, Lestoille, ils sont tous emmenés dans les combles de l'Hôtel de Ville ; Seuls Monseigneur Chollet et M. Demolon seront relâchés le lendemain.

Sous les bombardements, la population se déplace rapidement et espère une libération prochaine. Ils finissent par vivre dans les caves, ils protègent les soupiraux par des pierres et descendent des poêles pour se chauffer. Sachant les habitants dans les caves, on vole dans les maisons avec une audace croissante, on prend argent et provisions



L'aspect de Cambrai ressemble à un désert. Il n'y a plus de gaz et pas d'eau non plus. Un obus a atteint le mont de piété. Les trains et bateaux ne circulent plus.

Depuis 8 jours de bombardements, le temps paraît interminable. Les obus semblent être tombés un peu partout en ville. La Grand Place a été particulièrement éprouvée, mais également rue de Noyon à l'archevêché, dans le quartier de Cantimpré, l'église St Joseph. Tilloy et Escaudoeuvres sont évacués dans la région de Salesches, Poix du Nord et Bavay. Les habitants d'Escaudoeuvres reviendront le 25 janvier 18. Les premiers jours on disait que les Anglais visaient les gares et les voies ferrées. Il faut admettre qu'ils arrosent tous les quartiers et on ne voit pas la délivrance. La population est angoissée. Malgré le danger, on a distribué le pain. Les allemands installent un dépôt de munitions sous la voûte de la Porte de Paris, il y a de quoi faire sauter la moitié de la ville.

Le 1^{er} décembre, la canonnade a augmenté d'intensité, les allemands se vantent d'avoir enrayé l'offensive anglaise, ils reçoivent des renforts de Russie. Le 3, ils disent avoir repoussé les Anglais jusqu'à leurs anciennes positions. Quelle désillusion pour nous ...

Les dégâts sont considérables, il y a 164 maisons touchées par les obus.

On a remis la circulation d'eau, il faut vérifier le réseau du gaz, il sera remis en circulation le 11 décembre. On dit qu'il y a eu une cinquantaine de soldats tués à la citadelle.

Le 7 décembre 17 : un officier a raconté que le bois de Bourlon est rempli de morceaux de cadavres et les arbres sont déchirés.

La ville reprend peu à peu son animation.

Le 8 décembre 17, les allemands ont exhibé un tank au Carré de Paille. Les tanks récupérés sont envoyés par train jusqu'à Charleroi où ils sont réparés. Marqués de la croix de Malte, ils seront utilisés contre les Alliés.



Bundesarchiv, Bild 146-1991-134-23A
Foto: o. Ang. | Dezember 1917

Fin de la guerre

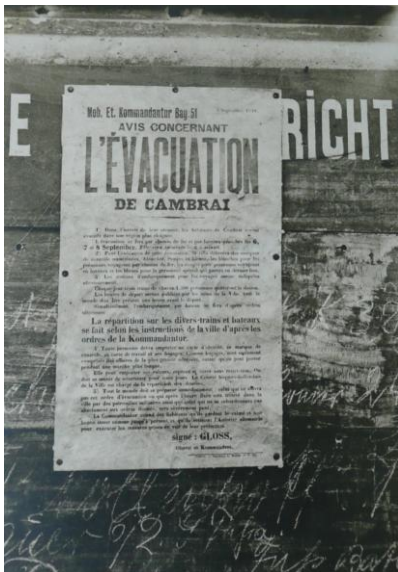
En avril 18, les allemands organisent une grande offensive qui leur permet d'être à la porte de la capitale. Les cambrésiens vivent dans l'ignorance mais constatent toujours des mouvements de troupes et voient arriver de longues colonnes de prisonniers. Il faut attendre la riposte des Alliés qui aboutira à la délivrance. En attendant les cambrésiens s'apprêtent à vivre des heures terribles.

Le 17 juin 18, la chute des bombes fut accompagnée d'un tel nuage de poussière que l'on ne voyait plus rien dans les rues avoisinantes, on pensait même à l'utilisation de gaz asphyxiant. On est désolé de voir la cathédrale abîmée et notre ville dévastée de cette façon et surtout par les mains de nos Alliés. Ces alarmes durent depuis plus d'un mois, nous sommes bombardés nuit et jour, l'existence devient intenable. On maudit ces avions amis qui nous traitent en ennemis. Le 16 juillet 18, une épidémie de grippe dite espagnole règne en ville. Elle commence par une forte fièvre jusqu'à 40 et souvent de maux de gorge et de toux. Le 7 août 18 nuit mouvementée, le bourdonnement des moteurs est intense, il doit y avoir un essaim d'aéroplanes, les uns portant des bombes, les autres les escortant. A ce bruit se mêle celui des canons anti-aériens, c'est terrible et lugubre. Il tomba de 70 à 80 bombes. Grelottants dans les caves humides, malgré les manteaux jetés sur nos épaules, nous écoutions le cœur serré tous les bruits du dehors.



Le 12 août 18, les avions visent la caserne Faidherbe. A la gare annexe ils ont atteint un train de munitions dont 48 wagons ont sauté. Le spectacle vu du pont de Solesmes est impressionnant, amas de fers tordus, décombres fumants sur les rails, la gare est fort abîmée. Le 14 août 18, les avions viennent toutes les nuits, une centaine de bombes sont jetées. L'anxiété est grande en ville, car les projectiles tombent partout et toujours, on n'est plus en sûreté nulle part. Des avions lancent des petits papiers en langue allemande pour les démoraliser.

Le 22 août 18, sans discontinuer on entend des bruits de moteurs auquel se mêlent les crépitations des mitrailleuses et les détonations des canons contre-avions assourdissantes. On est haletant au fond de sa cave, on se recommande à Dieu et on attend... L'aspect de la ville est de plus en plus lamentable, on ne marche plus que sur des décombres et des démolitions... Et quand cela finira-t-il ?



Le 3 sept 18 Il y a toujours des mouvements de troupes considérables, on dit que les allemands reculent toujours. La situation est critique, les bruits d'évacuations s'amplifient. Le 4 sept 18, on dit qu'hier soir des trains ont été atteints et qu'il y a beaucoup d'allemands tués ou blessés. Les alertes n'ont pas cessé une minute aujourd'hui.

Le 5 sept 18, les affiches sont posées : « Evacuation de Cambrai les 6, 7 et 8 septembre elle devra être terminée à minuit. »

Pour l'exécution de cette évacuation, des marques blanches seront données pour les personnes voyageant par chemin de fer, les rouges pour les personnes voyageant en bateaux et les bleues pour le personnel spécial qui partira en dernier lieu. Chaque jour, trois trains de chacun 1500 personnes quitteront la station. Il faut

se munir de sa carte d'identité et de nourriture pour trois jours.

Le samedi 7 sept 18, en fait il n'y a aucune organisation. Les bombardements ont atteint les voies de chemin de fer et le canal, il n'est plus question d'évacuer de Cambrai, il faut atteindre un point de concentration qui serait à Vicq soit à 35km d'ici. Il faut donc partir par ses propres moyens.



Dans les rues c'est l'exode général ; certains emmènent leur chien, leurs serins, leurs lapins, leurs chats : ce serait drôle si ce n'était si triste. Il y aura 3 trains départ à Rieux. Trois trains pour 26 000 habitants. Des soldats en tenue de service, fusil en bandoulière, viennent nous presser de partir.

« Une dernière fois je fais le tour de mon jardin, je ne puis m'empêcher de couper les ligatures qui entourent les écussons de quelques rosiers, je parcours une dernière fois toutes les chambres.

Je m'attarde longuement dans celle où est morte ma sœur, je baise le lit et la place où elle a rendu son dernier soupir... une dernière prière...

Je charge mon bagage et celui de ma bonne sur ma voiturette : je m'y attelle... En route !... Au tournant de la rue, un dernier regard ...tout est consommé. »

Dans cette évacuation vers la Belgique 2 000 cambrésiens perdront la vie. Après l'Armistice, à leur retour, ils retrouveront une ville calcinée et meurtrie. Ils auront tout perdu.